

La boutique aux miracles

J'espère que Jorge Amado ne m'en voudra pas trop de reprendre le titre français d'un de ses plus beaux romans sur Bahia : « Le fabuleux pays des miracles. » Pourtant, à priori dans ce livre, il n'y a rien de comparable à chez nous. Ici en effet, l'individualisme forcené associé au froid pragmatisme économique semble avoir tué toute truculence, toute créativité ou velléité d'utopie humaniste. On vous dira, c'est normal, c'est la crise ! Cette crise, elle a bon dos, elle sert surtout à donner des justifications d'expert à toutes les iniquités et discriminations possibles. Pourtant, parfois, ces iniquités et ces discriminations n'ont pas le dessus. Et justement dans notre petite ville, une mini révolution vient de se produire, un évènement particulièrement réjouissant qui vous redonne de l'espoir en un monde meilleur.

Dans une rue sombre de la vieille ville baptisée pompeusement ville historique, il y avait parmi les nombreux locaux commerciaux désaffectés une sorte de magasin mal fichu qui avait été investi par une célèbre organisation caritative. Ses adeptes avaient amené là tout leur saint-frusquin d'affiches, symboles, crucifix et autres ustensiles de sacristie. Tellement bien, qu'on ne pouvait se tromper sur la destination d'un tel endroit. Bien sûr, tout ce décorum ne respirait pas vraiment la joie. Il faut dire que la charité fait rarement rêver les personnes qui investissent ce genre de commerce. Celles-ci ne peuvent d'ailleurs pas faire autrement et adoptent souvent une gueule de circonstance. Il faut dire que c'est comme se rendre à la Sécurité Sociale ou à Pôle Emploi, rien de vraiment folichon.

Les miséreux venaient faire une halte là, un passage obligé pour de l'aide alimentaire ou financière, quand il ne leur restait plus

un radis en poche ou que les créanciers se faisaient menaçants. N'ayant pas la possibilité de partir à la cloche de bois en laissant leur misère derrière eux, la plupart étaient condamnés à l'affronter et à porter leur croix entre les divers organismes sociaux et caritatifs. Ils devaient donc expliquer sans cesse leurs problèmes et présenter tous les justificatifs possibles et imaginables à chaque responsable, lequel les recevait la plupart du temps avec condescendance et en se montrant scrupuleux sur les principes et les procédures.

Tout ce dispositif leur permettait seulement de garder la tête hors de l'eau. À chaque halte, c'était un peu de flottabilité retrouvée, une planche de salut qui leur permettait provisoirement de ne pas couler corps et âme. D'ailleurs, personne ne cherchait vraiment à sortir ces gens de leur condition. C'était souvent un public basané, pas vraiment blanc-bleu, souvent des étrangers, des arabes ou des noirs. On les aidait simplement à survivre.

Cette ancienne boutique accueillait donc des personnes désargentées et souvent démotivées à force de galérer. Un public que l'on recevait pour se donner bonne conscience, mais que l'on traitait à distance de peur d'attraper la maladie du pauvre.

Puis un jour, arriva à la boutique une espèce de petit binoclard mal fringué, rondouillard, les cheveux grisonnants en bataille. Son physique lui donnait un air juvénile, un air de gros poupon rose.

Ce type parut aussitôt suspect aux yeux des bénévoles du cru. En effet, avec ses allures de pauvre, il demandait bizarrement à devenir bénévole. Le cas était inhabituel et préoccupant. Néanmoins, ne pouvant refuser de l'aide car les vocations se faisaient rares, on accueillit donc cet intrus du bout des lèvres. On le mit tout d'abord à servir le café aux gens qui venaient. Au moins là, il n'y avait aucun risque, il ne toucherait pas à la caisse !

Bernard Bidaud, c'était son nom, était resté de marbre face à la méfiance qu'on lui manifestait. Bébé, pour les intimes, avait la foi en l'avenir chevillée au corps. Il avait réellement envie d'améliorer

les conditions d'existence de ces pauvres gens ; sans doute avait-il été l'un des leurs un jour ! Il fit donc évoluer leur situation à sa manière, à l'aide de son savoir-faire et de moyens certes limités, mais par contre avec beaucoup de ténacité.

Arriver déjà à soutirer à ces visiteurs ne serait-ce qu'un sourire remplissait Bébé de joie. Il savait qu'en persévérant, son heure arriverait inévitablement un jour. En effet, les bénévoles des lieux étaient jaloux de leur emploi du temps : de fait, la boutique était ouverte par intermittence au public et seulement deux fois par semaine. Lors des ouvertures au public, étant donné les besoins croissants, celle-ci se transformait souvent en salle d'attente bondée et déshumanisée. L'ambiance rappelait ces photos de magasin d'alimentation soviétique aux rayons vides, avec ce sempiternel défilé de spectres tristes et hagards faisant la queue. Peu à peu, Bébé commença à recevoir les gens hors des horaires établis et prit le temps de les faire parler calmement de leurs problèmes, afin de trouver le moyen d'améliorer leur sort.

Quelques années auparavant, Bébé était tombé gravement malade et avait dû prématurément interrompre sa carrière professionnelle dans l'administration à Paris. Il avait été secrétaire auprès de l'administration fiscale à Bercy. Bien sûr, il n'avait jamais côtoyé le sommet de la pyramide, mais néanmoins sa fonction lui avait permis de connaître nombre de rouages bureaucratiques compliqués de notre vieille république.

Il était encore jeune et ne travaillait plus. Sa maladie lui avait imposé une existence ascétique. On ne savait pas grand-chose de lui si ce n'était qu'il vivait seul et sans attaches. Bébé avait du temps à donner. Donc, discrètement un matin, il avait poussé la porte de la boutique et avait proposé de faire ce qu'il connaissait le mieux : des papiers.

Peu à peu, son premier pressentiment se confirma : la plupart des personnes reçues étaient victimes d'abus car elles étaient souvent ignorantes de la loi et des règlements. Elles avaient le complexe du pot de terre face au pot de fer. Elles s'enfermaient dans leur malheur sans espoir d'en sortir un jour et se sentaient trop inférieures pour oser réagir ou se défendre.

Peu à peu, Bébé les aida à relever la tête et leur proposa des solutions. Certes, il n'était pas avocat et ne fouillait pas dans les jurisprudences, mais il existait heureusement des solutions légales à leurs problèmes. Des solutions que les pouvoirs publics et les puissants organismes privés prenaient un malin plaisir à dissimuler pour créer de fait une disparité d'information, dans le plus grand intérêt de leurs finances.

Bébé commença par les aider à rédiger des courriers pour l'administration fiscale, puis auprès des divers autres organismes publics. Ce n'était pas grand-chose mais au fur et à mesure qu'ils obtenaient gain de cause, ces gens reprenaient espoir. Petit à petit, avec le bouche à oreille, Bébé se fit sa petite clientèle, une clientèle de va-nu-pieds certes, mais une clientèle enthousiaste et reconnaissante. Une démonstration qui irritait profondément certains bénévoles, peu accoutumés à de telles marques de gratitude. Mais comme le dit si bien le proverbe :

- Les chiens aboient et la caravane passe !

En fait, il avait insufflé à tous ces gens un sentiment inestimable, un sentiment qui pouvait déplacer les montagnes, il leur avait rendu l'espoir.

Néanmoins, les résultats des écritures de Bébé étaient mitigés. Bien sûr, Bébé avait souvent permis d'obtenir réparation ou un arrangement, mais il avait aussi parfois essuyé des refus. La mère de famille, à qui il expliquait le contenu de la lettre administrative et qui repartait triste ou en larmes, le peinait profondément. Bébé se sentait alors coupable de son impuissance.

Certains, qui l'aimaient bien, lui avaient dit :

- Tu sais, on ne peut pas gagner à tous les coups, à l'impossible nul n'est tenu.

Mais ça, il avait beaucoup de mal à l'admettre.

Plusieurs mois étaient passés et l'ambiance dans la boutique avait changé du tout au tout, maintenant les gens riaient, plaisantaient entre eux, échangeaient des tuyaux. Et puis, ils

venaient maintenant aussi par plaisir, pour boire un café et briser leur solitude.

Dans toute cette cour des miracles, il y avait aussi quelques clochards qui rentraient pour se réchauffer devant un café. Il y avait les clochards sédentaires en quelque sorte et puis ceux qui arrivaient de nulle part et disparaissaient d'un coup sans jamais revenir.

Justement, depuis quelques temps, un de ces cheminots était arrivé en ville ; un de ces derniers nomades impénitents qui résistaient encore à plusieurs siècles de sédentarité. C'était un grand bonhomme baraqué à la tignasse fournie et à la barbe blanche et drue. Il parlait fort et marchait à grands pas. Souvent, il marmonnait comme si un être invisible le suivait. Il avait déjà traîné ses groles un peu partout et nombre d'habitants avaient essuyé avec amertume quelques gueulantes de sa part. Tony, c'était son nom, avait un sale caractère, surtout quand il abusait du pinard. Et ça, c'était fréquent !

Un beau jour, Tony entra tout excité dans la boutique. Il était encore plus sale que d'habitude, il puait la merde et le vieux tabac froid. Bébé marqua un moment d'hésitation avant de le servir. Mais pris de remord, il posa sur la table devant lui une grande tasse de café et des biscuits. Au bout de cinq minutes, ils s'étaient retrouvés seuls tous les deux. Les quelques personnes présentes, pourtant peu bêcheuses, avaient battu en retraite prises de nausées. À leur décharge, l'odeur pestilentielle qui émanait de notre clochard lunaire était irrespirable. Bébé, pourtant fort incommodé, n'en laissa rien paraître et fit preuve ce jour-là d'un stoïcisme inébranlable.

En humant le café chaud, Tony se calmait. Sans un mot, il vidait lentement sa tasse. Puis il inspira un grand bol d'air et dit sur un ton de reconnaissance :

- Merci Bébé, tu es le seul à accepter de m'offrir une tasse de café ce matin, ils m'ont tous virés. Soit disant, je pue qu'ils m'ont dit ! Que je devrais changer mon jeans et me laver.

La veille, quelqu'un avait déposé, comme souvent, un sac de linge à distribuer. Bébé le lui tendit.

- Tiens Tony ! sers-toi, il y a des pantalons, des chemises et des vestes qui vont t'aller là-dedans.

Tony mit sa grosse main dans le sac et tira le linge pour voir. Intéressé, il demanda.

- Je peux prendre le sac ? C'est pour moi et les autres là-bas, sous le palais de justice.
- Prends-le si tu veux. Les fringues, nous, on les donne, répondit Bébé.

Tony resta quelques temps silencieux pour déguster le dernier biscuit. Il vida d'un trait son fond de café et se leva brusquement. Il dit alors à Bébé.

- Tiens, j'ai trouvé ce truc dans la poubelle là-bas.

Il tenait une espèce de pièce de monnaie brillante entre ses doigts crasseux et montrait avec l'index de sa main gauche le bac à ordures au coin de la rue.

- Les copains, ils m'ont dit que ça portait bonheur. Moi, le bonheur, il ne veut plus de moi ! Mais peut-être que pour toi, qui m'as reçu et donné des vêtements, ... ?

Il partit aussitôt, faisant claquer la porte en sortant, sans un regard en arrière, le sac de linges sous le bras. Bébé le vit s'éloigner à grands pas, une démarche remarquable entre toutes. Malgré le froid, Bébé ouvrit la porte et les fenêtres pour chasser cette odeur tenace qui semblait imprégner les murs.

Il restait cette espèce de médaille posée sur la table. Elle semblait en argent avec un motif géométrique bizarre placé dans un cadre triangulaire d'environ deux centimètres de côté.

- Sans doute un idéogramme issu d'un alphabet ancien, pensa Bébé.

Après l'avoir longuement nettoyée et séchée, Bébé posa délicatement la pièce sur l'encreur bleu ouvert sur le bureau. Il prit ensuite le sceau improvisé entre le pouce et l'index et l'appliqua fortement sur une feuille blanche. La trace était magnifique. Séduit par la forme et attentif aux signes du destin, Bébé en fit sa marque et décida d'en apposer l'empreinte sur les courriers qu'il rédigerait. Malgré des recherches fastidieuses, il ne

découvrit jamais ce que ce fameux idéogramme voulait dire ; une lettre de l'alphabet hébreu ou araméen, semblait-il.

Bébé continuait à rédiger ses lettres mais il y apposait désormais sa griffe bleue. Son sceau, il le gardait précieusement dans un écrin en velours rouge dans le tiroir du bureau.

Sa vocation, c'était les causes perdues, mais cependant, il y avait des causes qui semblaient parfois encore plus perdues que d'autres. Bébé le savait mais il ne refusait jamais d'écrire un courrier, même si cette tentative pouvait se révéler inéluctablement vaine. Ne pas agir pour quelqu'un, même si cette action avait fort peu de chance de réussir, lui était inconvenant.

De ces courriers désespérés, il en faisait toujours au moins deux par mois.

Quelle ne fut pas sa surprise de lire un jour la réponse favorable de l'administration fiscale, qui proposait un aménagement de paiement de ses amendes au contrevenant venu un mois plus tôt le voir !

Le surlendemain, quel ne fut pas à nouveau son étonnement de voir arriver une maman tout heureuse brandissant une enveloppe à la main pour demander à Bébé de s'assurer de la réponse favorable de la Caisse d'Allocations Familiales, laquelle acceptait de surseoir à sa décision de lui couper les vivres !

C'était à n'y rien comprendre, mais les refus dès lors devinrent rares. Le téléphone arabe fonctionna à plein et tout le monde sut vite que les lettres de Bébé marchaient presque à tous les coups. Bébé était devenu l'écrivain public qui savait conjurer le mauvais sort et gagner les causes perdues d'avance.

Bébé avait-il pris de l'assurance ? Le sceau était-il réellement magique ou avait-il un sens caché compris seulement des puissants ? En tout cas la renommée de ses lettres fit le tour de la ville et donna de l'espoir à tous les laissés pour compte. Sa popularité fit des jaloux, bien sûr, mais plus personne ne put arrêter cet élan de justice. Les plus simples se battaient maintenant avec les armes des nantis.

En fréquentant la boutique, le pauvre comprit aussi l'importance des tuyaux que d'autres pauvres pouvaient lui transmettre. Et par conséquent, que lui-même devait diffuser ses propres expériences pour ne pas briser, en quelque sorte, la chaîne de solidarité. Peu à peu, le pauvre devint moins individualiste. Il comprit que l'union faisait la force, et que si on pouvait perdre l'espoir en étant seul, on le retrouvait à coup sûr à plusieurs.

Cette boutique biscornue, si rébarbative à l'origine, devint le passage obligé de tous les déshérités de la vie à la recherche de leur nouvelle chance. Ceux-ci la nommèrent la « Boutiques aux Miracles » et Bébé, l'initiateur des prodiges, devint le premier thaumaturge-écrivain.

Malgré leurs réticences initiales envers Bébé, bien des bénévoles depuis lors se sont servis de la popularité des lieux pour exceller dans leurs actions de représentativité et s'attribuer ainsi quelques lauriers. Mais n'est-ce point ainsi depuis que le monde est monde ? Ceux qui n'ont rien à dire ne parlent-ils pas pour les autres ? Et tous ces porte-paroles avides d'honneurs ne comblent-ils pas leur vide intérieur de marques de reconnaissance sociale ?

FIN

Bruno GAL

Note de l'auteur : Toutes ressemblances avec des personnages ou des événements ayant réellement existé ne peuvent résulter que d'un pur hasard.